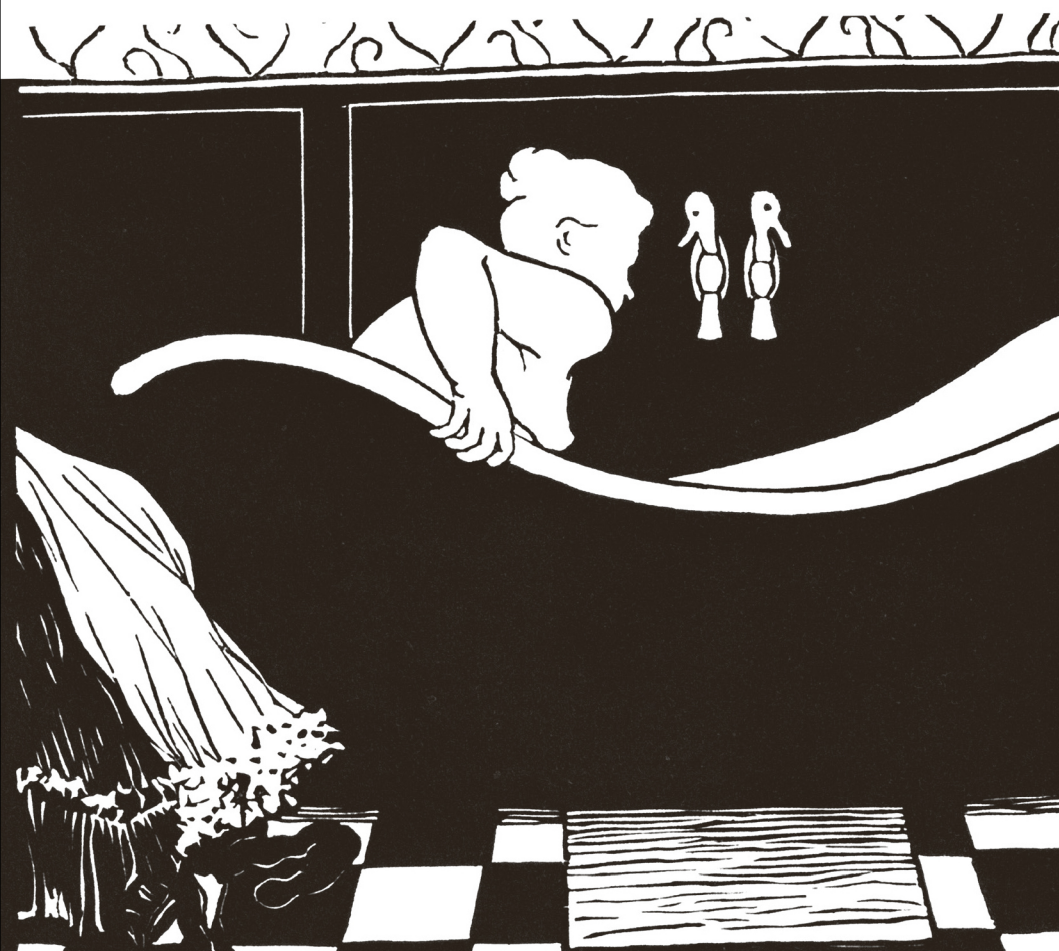


SARAH CHICHE

UNE HISTOIRE ÉROTIQUE DE LA
PSYCHANALYSE

De la nourrice de Freud
aux amants d'aujourd'hui

PAYOT



Sans les femmes, il n'y aurait pas de psychanalyse. Elles en sont le moteur dès le début, comme inspiratrices, mais aussi comme créatrices et théoriciennes. Tel est le fil rouge de ce livre qui raconte, en cinquante-trois histoires, du temps de Freud à nos jours, la relation de la psychanalyse – et donc la nôtre – au sexe, à l'amour et à la liberté. Comment se réinventer après un chagrin d'amour, comme le fit Anna O. ? Que faire quand, comme Anna Freud, nos parents ne comprennent rien à notre orientation sexuelle ? En quoi la vie de Lou Andreas-Salomé nous indique ce qu'est l'indépendance affective ? Comment réagir quand, comme Sabina Spielrein, la jalousie nous décompose ? Pourquoi acceptons-nous parfois que la personne qu'on aime en aime une autre sans cesser pourtant de nous aimer, comme le firent Virginia Woolf et les membres du groupe de Bloomsbury ? Peut-on rester sur le divan de la personne avec qui l'on vit une histoire d'amour, comme le fit Catherine Millot avec Jacques Lacan ? Et plus largement, la psychanalyse peut-elle encore nous aider, aujourd'hui, dans notre vie amoureuse et sexuelle ?

Sarah Chiche est écrivain, psychologue clinicienne et psychanalyste.

SARAH CHICHE

UNE HISTOIRE ÉROTIQUE DE LA
PSYCHANALYSE

De la nourrice de Freud
aux amants d'aujourd'hui

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018

Illustration de la couverture : © Félix Vallotton, *Le Bain* (1894),
© Bridgeman-Images.

ISBN : 978-2-228-92207-4

À J. A.

«Je ne peux conformer ma vie à des modèles, ni ne pourrai jamais constituer un modèle pour qui que ce soit ; mais il est tout à fait certain en revanche que je dirigerai ma vie selon ce que je suis, advienne que pourra. »

Lou ANDREAS-SALOMÉ, *Ma vie*

INTRODUCTION

Éthique du feu

Tout est perdu. De l'enfant que nous avons été, il ne nous reste que des récits déformés par le temps, des images floues – de prairies rectangulaires, un peu en pente et à l'herbe drue où nous avons joué, de rivières où, les pantalons retroussés sur les mollets, nous avons tenté de pêcher des poissons à mains nues, de classes à l'odeur de craie et d'ennui épais, de lits dans lesquels nous avons cru mourir de désœuvrement ou mourir de peur ou rêvé de devenir indien, cosmonaute, beau, courageuse, alpiniste, danseur, exploratrice, pilote d'essai, dresseuse de chevaux, ou écrivain, en attendant que les ans passent et nous jettent dans le tourbillon des adultes. Nous y voilà. Nous y sommes. Et les bras au creux desquels nos espérances ont poussé, jamais nous n'en retrouverons la chaleur.

D'une eau rougeâtre

Tout est perdu. De la maison de Freud, Berggasse, 5, à Vienne, il ne reste qu'un musée vide. Les figurines romaines, les statuettes égyptiennes, les cavaliers en terre cuite, le moulage de la Gradiva, les meubles, les miroirs, les tentures, les

coussins et même le divan ont disparu¹. Vienne a enseveli Freud, comme elle a enseveli ce qu'elle a fait entre 1938 et 1945, au motif que si l'Autriche a été envahie par Hitler, les Autrichiens n'ont été que des victimes et non pas, également, des agents du mal². Du père de la psychanalyse, on ne trouve que des marionnettes, ou des t-shirts « *analyze me* » (analysez-moi), que l'on peut se procurer dans les boutiques de la Kärntner Straße, à côté des mugs Klimt et des parfums « Johann Strauss pour homme ».

Tout est perdu. Et cependant, peut-être le soir, à la lueur d'une lampe, « elle me lavait avec une eau rougeâtre dans laquelle elle s'était elle-même lavée auparavant³ ». En une phrase, Freud campe le lien charnel qui le liait à sa nourrice – évoquée dans son auto-analyse comme celle qui fut son « professeur de sexualité ». Nous ne connaissons pas son nom avec certitude. Les biographes indiquent qu'elle s'appelait probablement Resi Wittek et que la famille Freud l'avait rencontrée à Roznau, une ville à l'époque célèbre pour ses cures thermales ; ou bien Monika Zajic⁴, fille de forgeron ; ou encore Magdalena Kabat. Son identité exacte s'est égarée. Reste la conviction qu'elle parlait tchèque et non pas yiddish, comme la famille Freud, et qu'elle était catholique ; restent également les contours d'un visage, ou plutôt d'une personnalité, tracés par les mots de la mère de Freud, qui fait le portrait d'une « personne plutôt vieille, très intelligente » qui l'a « porté dans toutes les églises ». La nounou n'était pas aussi jolie que sa mère l'était, mais bien plus affectueuse. Était-elle si « âgée et laide » que la mère de Freud le lui dira ? Pas si âgée que cela, à en juger par la couleur de l'eau. Le sang, symbole de vie et de mort, dans lequel l'enfant est baigné coule d'un lieu où l'on pénètre une femme et d'où les enfants sortent.

Sans les femmes, il n'y aurait pas eu de psychanalyse

Depuis le début, les femmes sont le moteur de la psychanalyse. On rappelle souvent que c'est par l'étude des femmes hystériques que Freud est devenu psychanalyste et que c'est en faisant cas d'Aimée, une patiente paranoïaque et prise dans les rets infernaux d'une folie amoureuse érotomane, que Lacan est devenu psychanalyste. Ces histoires sont connues. Je les évoquerai brièvement, mais elles ne sont pas au centre de mon propos. Ce qui m'intéresse, bien plus, c'est de montrer comment, dès le départ, les femmes ont fait l'histoire de la psychanalyse comme théoriciennes, créatrices, et penseuses, ou, telle la nounou de Sigmund Freud, comme initiatrices. Fougueuses, combattives, excessives, parfois fatales pour qui les approche aussi bien que pour elles-mêmes, les femmes dont il est question dans ce livre brûlent d'un feu que rien ne vient éteindre – parfois au risque de s'y calciner. Elles viennent d'Autriche, de Russie, des États-Unis ou de France, de la grande bourgeoisie, de la classe moyenne ou d'un milieu d'une très grande modestie. Toutes ont en commun le refus de se conformer aux assignations et aux normes liées à leur sexe et à leur genre. C'est donc aussi à leur courage et à leur liberté que ce livre veut rendre hommage.

Comment se réinventer après un chagrin d'amour, comme le firent Bertha Pappenheim ou Melanie Klein ? En quoi la vie de Lou Andreas-Salomé nous indique-t-elle ce qu'est une femme libre ? Peut-on désirer sans dominer, contrairement à ce que fit Carl Gustav Jung avec Sabina Spielrein ? Pourquoi les hésitations de Sándor Ferenczi entre deux femmes sont-elles si riches d'enseignement ? Pourquoi certaines ou certains d'entre nous, tel Alexandre dans le film de Jean Eustache *La Maman et la Putain*, ne peuvent désirer ce qu'ils aiment et aimer ce qu'ils désirent ? Et pourquoi, comme Marilyn Monroe, souffrons-nous toujours des mêmes maux d'amour ? Comment en venons-nous, parfois, à haïr notre conjoint,

comme ce fut le cas entre Donald Winnicott et sa première épouse ? Que faire quand, comme la Lol V. Stein de Marguerite Duras relue par Lacan, la jalousie nous crucifie, voire nous décompose ? Par quel miracle ou pour lutter contre quel enfer en arrivons-nous à accepter que la personne qu'on aime en aime une autre sans cesser pour autant de nous aimer, comme le réussirent Virginia Woolf, l'économiste John Maynard Keynes, et les autres membres du célèbre groupe de Bloomsbury dans les années 1920 et 1930 ? Peut-on rester l'analysant(e) de la personne avec qui l'on vit une histoire d'amour, comme Catherine Millot et Jacques Lacan ?

La psychanalyse et ses « histoires » sont dans ce livre une loupe où chacun, j'espère, pourra examiner finement une expérience amoureuse et érotique universelle dont certains détails, heureusement peut-être, lui échapperaient autrement. Car, comme dans la chanson, cela finit mal, en général. Mais que le lecteur se rassure : nous parlerons aussi des exceptions heureuses. L'idéal d'une psychanalyse muséifiée, déconnectée du réel de notre temps et de notre quotidien, n'est pas le mien. Ce qui m'importe ici, c'est donc de faire sentir comment les histoires de ces personnes nées il y a bien longtemps nous concernent pourtant terriblement : elles racontent nos joies, nos émerveillements, nos chagrins, nos grandeurs et nos misères face aux choses de l'amour et du sexe.

Aimer, c'est profondément érotique

Dès l'instant où l'on parle d'amour, de sexe et de psychanalyse, deux questions se posent d'emblée. La psychanalyse (concrètement : la cure sur le divan) enseigne-t-elle quelque chose d'inédit sur l'amour et sur la sexualité ? A-t-elle créé un nouvel érotisme, a-t-elle donné naissance à des amours comme il n'y en avait jamais eues auparavant ?

Il n'est pas sûr que Freud ait beaucoup recherché pour lui-même l'inédit de l'amour. Mais il a été très sensible,

Introduction

comme d'ailleurs les grands dramaturges de son temps (Henrik Ibsen, par exemple), à la forme spéciale que revêt le conflit profondément érotique et profondément douloureux entre l'amour et le désir sexuel. Dans nos façons ordinaires de parler, nous distinguons, ou nous exagérons, la distinction entre amour et érotisme. On met l'amour d'un côté, le sexe de l'autre. À l'amour la tendresse et l'idéal, à l'érotisme le corps et la jouissance. Pourtant, il suffit d'ouvrir Freud, et de lire correctement les autres psychanalystes, pour voir qu'une histoire érotique de la psychanalyse n'est rien d'autre qu'une histoire de l'amour en psychanalyse. Car presque chaque fois que Freud parle de l'amour, pour lui donner toute l'ampleur requise par son propos, il le nomme Éros, du nom du dieu grec. De même, il ne lui arrive jamais de parler d'érotisme ou d'érotique en faisant comme si l'amour n'y jouait aucune part.

Aimer, cela peut donc être profondément érotique. Inversement, il peut y avoir un tout autre genre de beauté à ce que deux corps se scellent l'un à l'autre pour quelques heures ou quelques jours, et se donnent le meilleur de ce qu'ils peuvent donner, mais sans être destinés à se revoir. On s'en rend vite compte en écoutant, jour après jour, dans son cabinet, les confidences de personnes de tous âges et de tous horizons. Toutes sortes de nouages, d'arrangements, d'écarts, de compromis entre « sexe » et « amour » sont possibles. Chaque personne a une façon bien à elle d'aimer et de désirer. Et il arrive que, chez une même personne, ces façons d'aimer et de désirer varient au cours d'une vie. La diversité humaine ne lasse pas d'étonner : notre créativité, dans ce domaine, est stupéfiante, inouïe – notre grandeur et notre indigence aussi.

La preuve en est, une des questions que Freud se pose est devenue, après coup, une question typiquement « bourgeoise », que la « révolution sexuelle » est censée avoir totalement dépassée : comment se fait-il que certains ne puissent coucher avec une satisfaction intense avec la personne qu'ils aiment, et soient même frappés d'impuissance à son contact,

mais prennent autant de plaisir dans le lit de celle qu'ils n'aiment pas ? Dans un petit écrit intitulé « Sur le plus commun des rabaissements de la vie amoureuse », et qui est le deuxième volet de sa *Psychologie de la vie amoureuse*⁵, Freud résume d'une jolie formule ce clivage : « Là où ils aiment, ils ne désirent pas, et là où ils désirent, ils ne peuvent pas aimer. » Freud dit « ils » et non pas « elles ». Ses exemples sont presque systématiquement masculins et il est curieux et, à mon avis, erroné que ses pendants féminins ne soient pas explorés – j'en donnerai une interprétation possible dans ce livre.

La psychanalyse aide à penser la haine dans l'amour

Ce conflit interne entre amour et désir n'est pas la seule question mise en exergue par la psychanalyse, ni la plus dérangeante. Une autre, dont le théâtre de l'époque comme le roman ont fait un large usage, chez Arthur Schnitzler ou Stefan Zweig, les grands contemporains viennois de Freud, concerne le renversement de l'amour dans la haine. Dès l'instant où nous aimons, nous nous lions à l'autre. L'amour est une aliénation aux besoins et au désir d'une personne qu'on fait passer au-dessus et avant les besoins de son propre moi. Ce que manifeste une personne qui vous dit : « J'ai peur de m'attacher », c'est qu'elle sent que le germe du renversement dans la haine est planté avec l'amour lui-même, et cela, dès le départ. Pourquoi ? Parce que certains d'entre nous estiment que le moi qui aime, pour rester le moi qu'il est, y compris dans l'amour, doit sauver quelque chose de son indépendance. Faire valoir le droit d'être soi, c'est déjà s'arracher à cette aliénation à l'autre qu'est l'amour. Aliénation excitée, voluptueuse, consentie, mais aliénation tout de même. Et voilà que pour maintenir farouchement notre indépendance, nous en venons à traiter l'objet d'amour comme persécutant, odieux, intolérable, sans toutefois y comprendre rien du

tout, et sans trouver aucun moyen de raison garder. Sabina Spielrein, Sándor Ferenczi, les amants d'Anaïs Nin, entre autres, en feront l'amère expérience.

À dire vrai, personne n'arrive jamais à discerner où et quand exactement l'amour s'est transformé en haine. On s'attendait à tomber sur Éros, et c'est finalement Thanatos, la pulsion de mort, qui entre en scène. Georges Bataille et sa formule célèbre : « L'érotisme, c'est l'approbation de la vie jusque dans la mort », ne sont pas si loin. L'amour sérieux, c'est donc un amour mortel. Pourtant, contrairement à la mièvrerie des livres « qui font du bien » sur l'amour, et qui évacuent d'emblée ce qui choque et pointe du côté de l'excès, la psychanalyse aide à penser la haine dans l'amour. Elle aide à comprendre que haine et amour ne sont pas opposables. Car ce qui s'oppose réellement à l'amour, c'est le désamour, le désinvestissement. Raison pour laquelle, en fait, un deuil est toujours une affaire d'amour.

Avons-nous vraiment besoin de la psychanalyse aujourd'hui pour parler d'amour et de sexe ?

Mais au XXI^e siècle, qui peut encore créditer les psychanalystes d'un savoir supérieur sur l'amour et le sexe ? Après la libération sexuelle, la libéralisation de la contraception puis de l'avortement, l'essor du féminisme, certains progrès dans l'égalité entre hommes et femmes, le militantisme des minorités sexuelles, la levée de beaucoup de censures sur les œuvres d'art et, plus récemment, l'acceptation de « performances » explicitement érotiques, l'usage d'Internet, et depuis peu des applications pour se donner rendez-vous, que reste-t-il à délivrer pour les psychanalystes ? Freud imaginait lui-même que l'invention d'un moyen de contraception efficace ferait naturellement cesser un très grand nombre de troubles névrotiques. Nous sommes désormais bien au-delà.

Sur le plan des idées, les études savantes sur le « genre » (*gender studies*), que la psychanalyse a d'abord traitées avec

un horrible dédain à coups de jugements si normatifs et réactionnaires qu'on en frémit de honte, avant d'essayer de prendre, plus ou moins bien, le train en marche, n'ont-elles pas sérieusement entamé le monopole du discours légitime, mais aussi original et décapant sur la sexualité et l'amour que la psychanalyse revendiquait jalousement pour elle-même ? Beaucoup considèrent que, devant la multiplicité des analyses sociales et historiques de la sexualité disponibles aujourd'hui, la psychanalyse ne peut plus être autre chose qu'une simple référence historique.

Pourtant, la libération sexuelle n'a pas du tout entraîné moins de culpabilité. Elle en a éventuellement créé de nouvelles, ou déplacé les anciennes. Là où régnait l'inhibition victorienne à l'égard de la sexualité, qu'on imagine facilement au principe des hystéries de la patientèle bourgeoise de Freud à Vienne, on observe aujourd'hui, chez toutes sortes de personnes, venues de tous horizons, d'autres souffrances, qui n'en sont pas moins douloureuses, liées plutôt à l'insuffisance des performances sexuelles, à l'idéal d'une libération sexuelle ou d'une course à la jouissance dont le terme ne cesse de reculer, inhibant et épuisant les individus d'une autre manière, mais pas moins cruelle.

Et puis, il y a toujours les mêmes grandes questions érotiques. Beaucoup ont été prises en charge par une sexologie scientifique qui s'est, aujourd'hui, complètement séparée de la psychologie sexuelle au sein de laquelle la psychanalyse se développait à la fin du XIX^e siècle. Je pense à la « dysfonction érectile », à l'éjaculation précoce, à la frigidité. L'expérience du divan montre que ces phénomènes ne sont pas tous résolus par des moyens physiques ou chimiques. Dès qu'on lève les yeux des organes, et qu'on considère la personne, voilà qu'on retombe dans la bonne vieille comédie : aimer, c'est moins désirer ; retomber toujours amoureux de femmes tristes ou d'hommes méchants, avec le sentiment pénible d'être la victime parfaitement innocente d'un scénario répétitif et inflexible ; sans compter les drames et les tensions qui naissent d'aimer deux personnes à la fois, ou plus

encore, et pas toujours du même sexe, compliquant vraiment les connexions déjà bien compliquées entre homosexualité, bisexualité et sexualité « tout court » dans la vie des gens.

L'amour de transfert a une composante érotique

Enfin parler d'amour c'est également, pour les psychanalystes, parler de cette chose extrêmement mystérieuse, voire inquiétante, que l'on appelle « transfert ». Il suffit de développer un peu la formule, et de l'appeler, sans fard, « amour de transfert », pour faire surgir la cause du scandale et de la fascination. J'aborderai donc, dans ce livre, ces moments où l'amour de transfert a outrepassé les limites imposées par le cadre d'une cure : ces situations où l'amour a pris feu dans le cabinet. Freud a tout à fait affronté la situation paroxystique où le patient ou la patiente se prend d'un amour explicitement érotique pour l'analyste. Et il mentionne le scandale que cette situation occasionne aux yeux des collègues médecins, des proches et de la famille. Mais il est formel. L'étrangeté de cet amour-là, c'est qu'il ne concerne jamais la personne de l'analyste. Le patient ou la patiente se serait adressé(e) à quelqu'un d'autre, le malentendu eût été le même. C'est le processus même de la cure qui a enclenché l'énamoration transférentielle.

L'amour de transfert, en effet, c'est *en principe* un amour « à côté », un *qui pro quo* (en latin, « une personne pour une autre »). Et, toujours *en principe*, le psychanalyste n'est pas censé être assez fou pour se prendre pour le véritable objet d'amour du patient ou de la patiente. Mais le transfert, ça n'en est pas moins de l'amour. Ne serait-ce que parce que l'amour s'adresse de façon privilégiée à la personne dont vous avez l'impression qu'elle vous comprend, qu'elle comprend votre souffrance secrète, cette souffrance qui vous est à vous-même mystérieuse, et celui ou celle à qui vous vous adressez « sait » qui vous êtes « vraiment ».

Aimer, c'est-à-dire aussi vouloir se faire aimer de cette personne, va donc vous faire accéder à une vérité inouïe sur vous-même. Pourquoi ? Parce que le savoir qu'on attend de l'amour de l'autre, car on attend également de lui un savoir et pas juste une compréhension consolante, c'est le savoir qui porte précisément sur cela : sur la chose réelle qu'on est pour l'autre, celle dont on n'a pas idée, et même aucune image, et dont on ne sait jamais si elle est bonne ou mauvaise.

Soudain, le théâtre prend feu

Dans bien des histoires qui sont racontées ici, l'analyste, homme ou femme, passe à l'acte ou, plus exactement, patients et analystes passent *ensemble* à l'acte – car qui commence, dans ce genre d'affaires, on ne le sait pas toujours. Parfois, il ne s'agit certainement pas d'amour et de désir mais de veulerie humaine et d'abus de faiblesse – est-ce pour autant toujours le cas entre analyste et patient ? J'en dirai un mot dans le livre. Certaines de ces histoires sont bien connues, comme celle de Carl Gustav Jung avec Sabina Spielrein, popularisée par le film de David Cronenberg, *A Dangerous Method*. D'autres le sont bien moins hors du milieu psychanalytique, comme la façon dont Anaïs Nin voulut mettre en échec la psychanalyse en couchant successivement avec René Allendy puis Otto Rank. J'en ai raconté d'autres encore, plus secrètes.

Vous êtes en analyse. Tout se passait jusqu'ici sur un mode plaisant. On racontait ses petites expériences oniriques, ses fantaisies érotiques, son quotidien si ennuyeux, ses souvenirs d'enfance, et l'on recevait en retour de belles interprétations, tout à fait stimulantes et riches d'enseignements. Et puis, dit Freud, utilisant une métaphore vraiment « spectaculaire », voilà que dans ce théâtre où tout le monde prenait plaisir à la représentation et au faire-semblant, résonne une alarme incendie⁶. C'est tout bêtement, tout crûment, l'irruption inattendue et féroce du réel d'Éros. La voix, le regard, jusqu'aux doigts furtivement effleurés dans une poignée de main en

Introduction

apparence tout à fait conventionnelle, une indiscretion qui vous met au courant de la vie sentimentale ou sexuelle de l'être bien silencieux qui vous accueille et vous écoute dans son fauteuil, tout cela fait flamber le corps, soulève des vagues de rêves, exacerbe mystérieusement les symptômes. Et voilà que la femme très posée ou l'homme très calme que vous êtes commence à apostropher l'analyste en lui demandant des comptes, lui faisant en réalité une « scène » d'une violence qui vous sidère bientôt tous deux. L'alarme incendie, c'est donc la pointe érotique virulente. C'est l'exigence, brutale, soudaine, de jouir de l'autre (et/ou de le faire jouir) qu'on vise charnellement, et qui éclate et flambe, emportant la scène, son décor, ses misérables costumes, mettant à nu aussi bien le patient que l'analyste.

C'est pourquoi, si l'on suit la métaphore de l'incendie du théâtre, on s'aperçoit que, dans la psychanalyse, tout amour est une fiction romanesque, et un théâtre. Parce que c'est aussi un amour réel et non une variété fictionnelle de l'amour, un amour pour rire, ou un amour dont on pourrait calculer le déclenchement et les conséquences, l'amour de transfert culmine précisément dans la destruction du romanesque et du théâtral. Toute la difficulté, c'est de savoir si ce moment où sonne l'alarme incendie sera un moment de vérité, ou un moment de faillite pour la cure.

Ou bien en effet l'amour de transfert, ce quiproquo qui prend tout le monde à contretemps⁷, le patient et le psychanalyste, acceptera qu'on l'analyse, c'est-à-dire qu'on mette au jour les conditions inconscientes de la répétition de scénarios infantiles ; ou bien, et c'est pourquoi l'amour de transfert est en même temps la résistance la plus pure au processus psychanalytique, il s'y opposera farouchement. À la limite, l'amour de transfert est peut-être plus déraisonnable et insistant que l'amour ordinaire. La répétition des attachements infantiles qui le caractérise lui confère une sorte de rigidité et d'imperméabilité à la réalité du moment et de la vie adulte qui sautent aux yeux, et laissent profondément perplexes le patient. Il n'avait pas envie d'avoir subitement envie de son

Une histoire érotique de la psychanalyse

analyste. Ah ça non. Il n'était pas venu pour cela, mais pour guérir d'un symptôme, et voilà qu'une profonde secousse affective suspend assurément la douleur du symptôme, au moins partiellement, mais en le plongeant dans une reviviscence hallucinatoire qui a la forme immanquable de l'amour – ce qui n'était pas du tout au programme. Une cure psychanalytique, lorsqu'elle se tend dramatiquement, se joue à quitte ou double. Et malgré tous les changements de l'ordre du monde, de la vie sociale, de la famille, des relations érotiques entre les gens, qui se sont accumulées entre Freud et aujourd'hui, ce quitte ou double est absolument aussi présent ici et maintenant qu'à Vienne en 1900.

Car en amour, il n'est pas sûr qu'il y ait un progrès, ni même des transformations dans le temps. Même pour celles ou ceux d'entre nous qui, au cours de leur vie, n'ont connu qu'un seul amour, cet amour-là a pris feu dans les retrouvailles avec un objet premier que nous avons perdu. Même grands, nous restons infiniment petits en amour. C'est donc un vrai défi pour nos vies que d'imaginer ce que serait enfin « être à la hauteur » de l'amour, c'est-à-dire devenir ce « chevalier de l'Amour » dont parle Robert Musil, à la fin de ce qui est peut-être le plus grand roman d'amour de tous les temps, *L'Homme sans qualités*. Et nul besoin d'être un homme pour être un chevalier. Les femmes amoureuses – d'un homme, d'une femme, ou d'un idéal à défendre – le savent bien.

1

Maman nue dans un train de nuit

Freiberg, janvier 1857. Mais la scène pourrait tout aussi bien avoir lieu de nos jours. Un couple et un bébé de huit mois vivent dans un petit appartement. Les parents font l'amour. La femme tombe enceinte. Le logement est si exigu que, devenu grand, l'enfant supposera avoir forcément été témoin de la scène. Sans doute nous vengeons-nous ainsi du regret de ne pas avoir été là la nuit où nous avons été conçus¹ en imaginant que nous étions aux premières loges pour la conception de nos sœurs ou de nos frères. Deux ans plus tard, poussé par la curiosité, le même enfant, dont les parents ont déménagé, fait irruption dans la chambre des parents, et s'en fera chasser par son père, furieux. En dix ans, Sigmund Freud vit sa mère enceinte sept fois.

Et au moins une fois nue. Le 3 octobre 1897, il écrit à son ami le médecin Wilhelm Fliess : « Entre deux ans et deux ans et demi, ma libido s'est éveillée envers *matrem* [la mère, en latin], et cela à l'occasion du voyage fait avec elle de Leipzig à Vienne, au cours duquel nous avons dû passer une nuit ensemble et où il m'a sûrement été donné de la voir *nudam* [nue]². »

Transposez la phrase en français, et la froide description clinique se mue en récit troublant dont « Maman nue dans un train de nuit » est l'actrice principale. Les observateurs

n'ont pas manqué de noter l'emploi du latin savant, une convention assez répandue chez les médecins jusque dans les années 1890 pour décrire des détails scabreux, pour tenir à distance l'image de la mère nue dans un train. Monique Cournut-Janin³ note que chez Freud, « le latin, langue morte, revient à de multiples reprises dans l'œuvre freudienne, et chaque fois que la question du féminin est proche », et surtout s'agissant de sa mère. *Matrem nudam*, c'est dire la chose comme si on n'en parlait pas, c'est maintenir la langue morte à la source de sa propre vie, c'est chercher entre hommes et même entre hommes très *chérés* l'un pour l'autre (*Mein Liebster*, écrit une fois Freud à Fliess), en une complicité passablement homosexuelle, à se comprendre sans se laisser capter par la chose comprise.

Amalia Malka Freud-Nathanson est enceinte de cinq mois quand elle part, avec son fils Sigmund et la bonne de celui-ci, à Roznau, ville d'eau, pour une longue cure de plusieurs semaines⁴. Un petit Julius, son second garçon, voit le jour en octobre 1857. En février 1858, le frère d'Amalia meurt. Le 15 avril suivant, c'est au tour de Julius d'être emporté par la maladie. Sigmund a dix-huit mois. Amalia, vingt-deux ans. Enceinte à nouveau, d'une fille, Anna, qui naîtra le 31 décembre suivant, elle n'a pas même le temps de pouvoir se loger dans le chagrin. C'est possiblement à cette époque que le petit Sigmund, grimpé sur une chaise à la recherche d'*etwas Gutes* « quelque chose de bon » à manger, tombe. Il s'en tire avec une cicatrice au menton. Les grossesses d'Amalia se succèdent. Dans la communauté juive de ce quartier de Freiberg, c'est monnaie courante⁵. Mères et nourrices se relaient dans l'éducation des enfants.

Quand on fait de la mère le premier objet d'amour de l'enfant, on suppose que c'est avec sa mère que l'enfant passe le plus de temps et que c'est sa mère qui s'en occupe le plus. À l'époque de Freud, l'éducation des enfants est encore dévolue exclusivement aux femmes – mais pas exclusivement à la mère. Si l'on songe à toutes les nouvelles façons de faire famille aujourd'hui, à tous les cas où, pour une raison

ou pour une autre, le père, une tante ou une grand-mère sera plus apte à s'occuper de l'enfant, aux crèches (quand on y trouve une place !), aux familles nombreuses où c'est la grande sœur qui prend le relais, c'est loin d'être toujours le cas. On aurait donc tout intérêt à penser la place de ces figures d'attachement alternatives mais non moins fortes que sont les grands-mères, les nounous, ou les puéricultrices.

C'est probablement vers les deux ans du petit Sigmund qu'apparaît la fameuse « nannie » dont il est question dans l'introduction de ce texte. Interrogée des années plus tard par son fils, Amalia lui racontera que la nounou était « une voleuse et on a trouvé chez elle tous les *Kreuze* brillants, les petits *Zehner* [de petites pièces de monnaies] et tous les jouets qui t'ont été offerts. Ton frère Philippe est allé chercher lui-même le policier et elle a ensuite reçu une peine de dix mois⁶ ». Suite à ces méfaits, la nounou fut congédiée.

J'avais quatre mois quand mon père tomba malade d'une leucémie qui l'emporterait un an plus tard. Ma mère passait l'essentiel de ses jours et de ses nuits à son chevet. Ce fut une « nannie » allemande qui s'occupa de moi. Je fus livrée à ses soins et à sa rudesse. Elle n'était pas gentille ; mais elle était là. Il m'a été donné de voir des dizaines d'années plus tard les carnets dans lesquels elle consignait de façon fort scrupuleuse le déroulement de mes activités quotidiennes et, en particulier, les menus qu'elle me cuisinait. J'étais dans cet âge où nous n'avons pas encore les moyens du langage pour dire ce que nous voulons ni ce qui nous désespère. Mais où, déjà, le flux de mots de celle ou celui qui prend soin de nous, avec une certaine inflexion de voix, accompagné d'un certain regard et d'une certaine façon de nous prendre dans les bras, ce flux de paroles, si énigmatique soit-il parfois, nous berce, nous affecte, et nous introduit au monde. *Fräulein Müller* me parlait une langue que personne ne connaissait à la maison et dont j'ai tout oublié, mais sa voix illumina probablement les ténèbres dans lesquelles les circonstances de la vie m'avaient jetée. C'est à ses côtés que j'appris à

faire mes premiers pas. Un an plus tard, la mort de mon père me rendit ma mère – temporairement. La nounou fut congédiée – elle n’avait rien volé.

J’avais une trentaine d’années quand je me rendis à Vienne, pour faire une série de reportages sur les nouveaux aménagements du musée Freud et le devenir de la psychanalyse dans la ville qui l’avait vue naître. Je n’étais jamais allée en Autriche auparavant. Mais dès mon arrivée l’impression de me sentir instantanément à ma place, dans des rues ou des cafés dont jusqu’alors je ne savais rien, le sentiment de pouvoir me loger dans la langue aussi bien que les manières des Viennois, y compris leur rudesse et leur goût pour le macabre, et, surtout, l’appétit avec lequel je dévorais une quantité impressionnante de *Wiener Schnitzel*, ces délicieuses escalopes de veau roulées dans la chapelure et panées, qu’on sert souvent accompagnées d’une salade froide de pommes de terre et de concombre, la joie calme, enfin, que je ressentais ensuite à passer l’après-midi, repue, dodelinante, à les digérer sous les lustres, au milieu des glaces dorées, sur ces chaises de velours faussement baroques où je me laissais bercer par le flot des voix flûtées, presque méridionales et inattendues des Viennois, tout cela me stupéfia.

Trop réfléchir à ce qui nous arrive nous prive parfois de la possibilité de pouvoir l’éprouver. Cela viendrait plus tard, me dis-je. Cela vint un soir au *Musikverein*. C’était l’entracte. On jouait Schubert. Alors que je tardais à regagner ma place, occupée à rêver au deuxième mouvement de l’Andantino, j’entendis siffler dans mes oreilles un coupant *Achtung, Schnell, Schnell!*, que je reconnus instantanément. C’était une petite femme, déguisée de gris, gardienne de ce temple de la haute culture, qui me signalait qu’il me fallait regagner ma place au plus vite car le concert allait recommencer. La langue de la nourrice, langue dans laquelle j’avais baigné quand il n’y avait qu’elle pour me parler, langue ensuite ensevelie pendant des dizaines d’années (comme Vienne avait enseveli sa part active dans le nazisme pendant des dizaines d’années), affleura des décombres de mon enfance. *Ja, ja,*

Maman nue dans un train de nuit

lui répondis-je, dans un grand rire. J'exultai. C'était donc ça : cette joie, ce contentement, cette continuité d'exister que je ressentais, comme pour la première fois. Le plus ancien était redevenu le plus jeune. J'avais le sentiment d'être arrivée chez moi, enfin chez moi, comme après un très long voyage – loin des trains de la mort, comme du corps de ma mère, tant aimé, trop étreint.

2

Comment se réinventer après la maladie ou un chagrin d'amour

Vienne, été 1880. Au moment où son père tombe gravement malade, sa fille, Bertha, qui passe beaucoup de temps à son chevet, est prise de violents symptômes hystériques : hallucinations visuelles, contractures musculaires, et même brefs moments de paralysie, névralgies faciales, incapacité soudaine de parler en allemand, sa langue maternelle (elle ne s'exprime plus qu'en anglais), spectaculaires changements d'humeur. Déseparée, la riche famille Pappenheim fait appel au médecin qui, à l'époque, soigne les crises nerveuses du Tout-Vienne : Josef Breuer. Il décide de pratiquer sur elle l'hypnose. Le récit de cette cure sera, lui aussi, consigné en 1895 dans les *Études sur l'hystérie*, que Breuer cosigne avec Freud. Bertha Pappenheim y est désignée sous le nom d'« Anna O. ».

L'histoire, telle qu'elle est racontée dans les *Études*, aurait donc été la suivante : Breuer constatait que quand il l'hypnotise, sa patiente est « délivrée et ramenée à une vie psychique normale » pendant quelques heures. Mais ce n'est pas exactement, comme il était pourtant courant à l'époque, quand il lui enjoint sous hypnose d'aller mieux. Beaucoup de thérapeutes se contentaient de suggérer des choses comme : « Maintenant, cet horrible visage a disparu », ou bien : « Désormais, vous pouvez bouger librement votre bras. » On aurait tout à fait

pu imaginer, dans ces circonstances, un ordre donné par Breuer comme : « Parlez donc allemand ! » Et, d'après les témoignages des thérapeutes, aussi bien à Vienne qu'à Paris (on en a des exemples avec Pierre Janet), les probabilités que les symptômes hystériques s'évanouissent auraient été très élevées. Mais non. Le processus a l'air beaucoup plus précis.

En fait, dès l'instant où, sous hypnose, sa patiente arrive à se souvenir de la toute première fois où sont apparus ses symptômes, alors ils disparaissent miraculeusement. Et cela interpelle le grand médecin viennois. Car ce n'est vraiment pas n'importe qui. C'est un homme de science, un grand physiologiste, qui a d'ailleurs laissé son nom à la découverte du réflexe qui nous empêche, quand nous respirons, d'inspirer trop d'air dans nos poumons : le réflexe de Breuer-Hering. Devant le phénomène de la cessation des symptômes au moment du ressouvenir sous hypnose de leurs circonstances déclenchantes, Breuer se dit qu'il a peut-être identifié la cause ultime de l'hystérie, sur laquelle tous les thérapeutes contemporains se cassaient les dents. En plus, des savants comme lui n'aimaient pas beaucoup l'hypnose. Des hypnotiseurs professionnels, dans ces mêmes années, couraient déjà les salles de spectacle en suscitant des paralysies, des amnésies, des visions, etc. Or la thérapie de l'hystérie par l'hypnose, c'est malheureux à dire, ressemblait beaucoup à un truc de music-hall, appliquant juste à l'envers les mêmes procédés, pour supprimer ce que les « magnétiseurs » se vantaient de produire. Tout ça ne fait pas très sérieux.

« Ramonage de cheminée »

Cependant, Bertha devient très vite dépendante de ce qu'elle nomme elle-même, dans l'anglais qu'elle est réduite à parler, *talking cure* (« cure par la parole ») – mais pas seulement du traitement : tout autant de son aimable pourvoyeur. Il faut dire que Breuer n'hésite pas à se rendre deux fois par jour au chevet de cette patiente qu'il juge « très sérieuse », « très

intelligente », et dotée d'un grand cœur, car elle est particulièrement sensible au sort des personnes démunies. Il n'hésite même pas à l'emmener en promenade aux côtés de sa propre fille. Une autre expression paraît savoureuse dans ce contexte. Très sensible à l'effet de la remémoration des moments où ces symptômes étaient apparus, parce qu'elle fond en larmes, et se sent extraordinairement soulagée, Bertha parle de *chimney sweeping* (« ramonage de cheminée »)...

C'est ce genre de vécu qui prendra le nom autrement plus neutre de catharsis et de « cure cathartique » sous la plume des deux médecins viennois. Les *Études* déclarent que la cure de Bertha se serait achevée par une rémission complète de la patiente, deux ans plus tard – la cheminée, peut-on présumer, ayant été complètement ramonée. Ce cas fut toujours présenté par Freud comme au « fondement de la thérapie analytique ». En effet, la piste des souvenirs inconscients leur a paru très bonne, et même si bonne qu'ils n'hésitent pas à penser qu'ils ont, eux, découvert comment les gens deviennent hystériques.

Breuer est-il parti à Venise avec sa femme pour fuir sa patiente ?

En 1953, dans *La Vie et l'Œuvre de Sigmund Freud*, Ernest Jones fait une révélation choc : le brave Breuer s'est laissé totalement dépasser par le puissant « transfert » amoureux et érotique de sa patiente. Il en était devenu si obsédé qu'il parlait sans cesse de son cas à sa femme. Au début, Mathilde Breuer l'écoute sans broncher, puis s'agace, et enfin fulmine, parfaitement consciente de ce qui se passe entre ces deux-là, sous couvert de « cure par la parole » et de « ramonage de cheminée ». Écartelé entre la fureur de sa femme et l'amour de sa patiente, Breuer annonce à Bertha qu'il faut interrompre la cure. Le jour même, raconte Jones, de dépit, elle déclenche tous les symptômes d'une grossesse nerveuse et délire qu'elle est enceinte d'un bébé que lui a fait Breuer.